

TOMBEAU DE JEAN GUILLOU

C'est une chose singulière et troublante, ici à Notre-Dame, tout près de la cathédre de Monsieur de Paris, de saluer la mémoire de celui qui, pendant plus de cinquante ans, fut le titulaire de la tribune de l'autre cathédrale parisienne, Saint-Eustache, la cathédrale des Halles, au moment même où celles-ci quittaient l'ancien ventre de Paris pour les lisières suburbaines. Oui, pendant cinquante-deux années, Jean Guillou fut le maître absolu, magnifique, du grand orgue du vaisseau eustachien, avec une constance, un dévouement, un sens presque oblatif du service de la musique et de la liturgie qui forcent l'admiration.

Avant d'écrire les lignes de cet hommage, j'ai tenu, une fois encore, à parcourir le vaste espace de la nef, à contempler le buffet haut perché, presque funèbre, que Jean Guillou habita si longtemps, dès Pâques 1963, à admirer l'élancement des colonnes et le jeu des voûtes, la beauté de cette forêt intérieure dont il avait, en une formule superbe, saisi l'essence, lui qui parlait volontiers de la « verticalité sylvestre » de cette église, la nôtre aussi, où il passa tant de jours et de nuits.

Je voulais revoir son élégante silhouette se dessiner dans le clair obscur des travées, cette grâce si particulière, cette finesse qui le rendait presque immatériel, étranger irréductiblement à cette part de lourdeur et de gravité que le monde et la condition humaine ont parfois, lui si fluide, si léger ; je voulais, comme en songe, dans la ferveur de la méditation aussi, retrouver la voix du maître, si musicale, si distinguée, je croyais déjà réentendre, dans cette nef forestière, la voix de l'orgue, le tonnerre même de ses voix, *Préludes et fugues, Ad nos ad salutarem undam, Prélude et fugue sur le nom de B.A.C.H., Les tableaux d'une exposition, Saga 6, Symphonie initiatique, Hypérion, La Chapelle des abîmes...*

J'aurais pu m'asseoir, je préférerais marcher, cheminer dans le sillage du maître invisible, le maître des sortilèges de Berlin, de Leipzig et d'Argol, oui marcher ensuite jusqu'à ce café de l'esplanade Saint-Eustache où, tant de dimanches entre 1996 et 2015, je l'ai vu arriver de sa démarche altière, tel le Saint-Loup de Balbec, jailli d'un autre temps, d'un autre monde, heurtant soudain le socle du réel en une collision souple, amortie, parce que, à sa manière, il évoluait dans le monde réel, certes avec distance, mais aussi avec facilité, comme chez lui, parce que dans ce quartier dont, tout juste revenu de Berlin, il avait vu la profanation et l'éviscération, dans cette église, il était véritablement chez lui.

Jean Guillou est un organiste d'exception, un serviteur hors pair de cet instrument dont il a médité l'histoire et imaginé de possibles métamorphoses – c'est le fameux orgue à structure variable dont il aura espéré jusqu'au bout la construction –, il aura sans cesse rêvé de sortir l'orgue des églises, de le replacer dans la ville, dans la nature (dans la forêt?), d'en faire un instrument de concert : c'est pour cela que, dès les années 60, et donc bien avant la restauration du grand orgue de Saint-Eustache en 1989, il avait fait installer une seconde console, dédiée aux auditions et concerts, dans l'antique banc d'œuvre. Là, le maître était visible de tous, l'artiste prenait corps, il n'était plus ce magicien lointain, inaccessible, la virtuosité, l'agilité des mains – ses belles mains admirablement saisies par Mason – et des pieds éclatait au cours de ses auditions dominicales dont la dimension spectaculaire avait quelque chose de fascinant. Et, comme l'orgue devait sortir des sanctuaires pour s'immerger dans le monde, Jean Guillou sortait de Saint-Eustache qui était un port d'attache et surtout pas une prison, fût-elle sylvestre...

L'homme était comme l'organiste, mobile, nomade, infatigable voyageur – Rome, Naples, Padoue, Leon, l'Italie, l'Espagne et tant d'autres lieux, tant d'autres ciels – curieux de tout, prompt à l'émerveillement, à la rencontre, disponible, lumineux, lecteur éclectique, compositeur génial, improvisateur époustoufflant, fréquentant les artistes, soucieux d'établir et de perpétuer ce compagnonnage essentiel qui est une sorte de *communion des arts* ; il avait connu, et bien connu,

Marcel Jouhandeau, Julien Gracq, Raymond Mason, Dominique Fernandez, pour ne citer qu'eux. Le salon de la rue Saint-Jacques était un lieu de rencontres et d'échanges, le creuset d'affinités vives et électives. Le maître buvait une bière avec une rare élégance comme s'il se fût agi d'un philtre, il jouait au piano la *Vallée d'Obermann*, parlait de Liszt, du Berlin de sa jeunesse, de ses voyages : je l'entends encore raconter une expédition dans un lointain sultanat où il avait joué l'orgue d'un palais digne des Mille et une nuits...

Son nom, trois syllabes, son patronyme, Guillou : Guillaume en breton. Le père de Jean, originaire de Concarneau, s'était installé dans la capitale de l'Anjou qui sera la ville natale de Jean, la ville aussi de ses débuts musicaux. Cependant, un peu comme pour le Narrateur proustien, un désir de Bretagne ne cessera de travailler Jean Guillou qui, dans une lettre qu'il m'envoyait après la publication de *Géographies de la mémoire* où il a une grande place – Jean Guillou pliait ses missives dans le sens de la longueur, comme on le fait à la secrétairerie d'Etat vaticane ! –, il écrivait à propos de la nature bretonne : « Je ne l'ai pas connue, mais par mes origines, il me semble la retrouver à travers les yeux de mon père et parcourir ces « grèves ultimes » sous la menace désirée de l'océan. Sous la brume, je deviens un autre adorateur de ces confins mystérieux. »

Adorateur des confins et du mystère, il l'était de naissance, il le serait plus encore à la lecture d'*Au château d'Argol*, plus particulièrement de l'épisode où le personnage, Herminien, monte à l'orgue d'une étrange chapelle, perdue dans l'entrelacs d'une forêt océanique qui est un lambeau de la primitive Brocéliande. Émotion si vive que, bien plus tard, dans les années 70, Jean Guillou convertira ce chapitre fascinant en un « poème musical » : c'est *La Chapelle des abîmes* que je lui ai demandé un jour de bien vouloir jouer dans le cadre de l'audition du dimanche, voulant faire déferler au beau milieu du grand vaisseau des Halles la rumeur des vagues et du vent dans les arbres, voulant peut-être surtout célébrer la figure d'un écrivain magique et secret que nous admirions l'un et l'autre au plus haut point.

Un froid terrible m'a saisi dans la nuit du samedi 26 janvier, lorsque j'ai appris la nouvelle de la disparition de Jean Guillou, comme au moment de la mort de mon père, né aussi en 1930, et m'est aussitôt revenu le vers terrible et si juste de Reverdy, surtout dans les temps incertains et troublés que nous traversons : « Le règne des vieux rois est fini. » Règne des figures tutélaires, des intercesseurs admirés et aimés, dont, nous qui sommes désormais en première ligne, nous devons nous montrer dignes. L'esprit, l'œuvre et l'exemple de Jean Guillou nous inspirent et nous invitent à transmettre le legs, à faire qu'il fructifie sans fin. Je fais, à cet égard, toute confiance à son épouse Suzanne qui saura veiller sur la suite, portée par l'amour incomparable qui les unissait – « toujours je suis et je vous suis et j'écoute et ne cesse de chercher vos bonheurs » –, à sa famille, à ses amis et à tous ces jeunes organistes pour qui Jean Guillou demeure un modèle et un maître, l'artiste dans la plénitude de ses dons, interprète, improvisateur, compositeur, passeur – je préfère ce terme à celui de professeur.

Jean Guillou aura servi la musique et l'orgue de manière unique. Rien n'était plus beau, plus haut pour lui, que la musique. Dans cette lettre de février 2016, déjà citée, il m'écrivait, à propos du père Désiré Boulay qui l'avait invité à venir jouer à Saint-Eustache en 1963, qu'en homme cultivé et raffiné, il avait un piano à queue dans sa chambre. Un piano plutôt qu'un oratoire... C'était pour lui un signe, la marque de l'appartenance à une communauté, presque une *société secrète* : celle des serviteurs de la beauté.

Mon cher Jean, au moment de vous dire au-revoir, une certitude nous illumine : vous avez rejoint le royaume des âmes musiciennes ; de là, comme Wagner, vous nous adressez ce message qui déjà commandait tout votre cheminement artistique et votre vie, et Suzanne, votre épouse depuis trente-neuf ans, en est le magnifique et vivant témoignage : « Je ne puis concevoir l'esprit de la musique résidant ailleurs qu'en l'amour. »

Philippe Le Guillou, Paris, 1^{er} février 2019